

Stade de base-ball des Tigers
abandonné et en voie
de démolition (2009).



Deux romans noirs

Detroit, ville morte

Alexandre Friederich et Thomas B. Reverdy racontent le déclin d'une ville désertée par ses habitants après la crise des "subprimes" en 2008

✍ DIDIER JACOB

FRIEDERICH

Dans les ruines

Detroit brûle tous les jours. Et ce n'est pas qu'un petit incendie : des centaines de feux se déclarent quotidiennement dans cette mégapole en ruine. Les pompiers, blasés, ne se déplacent même plus. « A Detroit les incendies sont constants. Pas une minute ne se passe sans que les flammes ne ravagent une partie de la ville. » Alexandre Friederich, un Suisse qui a étudié la philo à Genève, dit avoir toujours voulu écrire un traité de la disparition. A Detroit, il est servi. Il s'est installé dans une maison bâtie dans les années 1950, à l'époque où la ville incarnait le dynamisme économique le plus insolent avec ses usines automobiles. « D'une façon ou d'une autre, raconte Friederich, tous les mystères de la ville, sa genèse, sa puissance, sa déroute, tiennent à l'aventure fabuleuse de cet homme, Henry Ford. [...] A l'été 1903, il rachète un hangar à fiacres et fait livrer son caoutchouc du Congo belge. Il

travaille des moteurs, boulonne des châssis, moule des pneus. Cinq ans passent. Un jour d'août, la Ford T, première voiture de série, envahit le monde. Le regard des peuples se tourne vers Détroit. » La ville se développe à une vitesse inouïe. Mais, dès les années 1970, la pauvreté gagne, la violence aussi. Detroit a deux spécialités, si l'on en croit « Fordetroit », ce guide du routard d'une ville abandonnée : la voiture et le crime. A Murder City, les ouvriers venaient armés au travail. Depuis la crise financière de 2008, la ville, magnifiée par Jim Jarmusch dans son sublime « Only Lovers Left Alive », s'est vidée de sa substance. On déambule le long des bâtiments vides. Dans un garage, un groupe répète. L'ancienne gare de Detroit, vestige de sa sublime épopée, est aujourd'hui « palissadée ». Qui prendrait un express pour s'arrêter dans cette ville de tous les dangers ? Commentaire, fataliste, d'un autochtone : « Un jour nous vivrons dans le silence, il n'y aura plus de tram ni de voitures, rien que des voies qui ne mènent nulle part. »

« Fordetroit », par Alexandre Friederich, Allia, 128 p., 6,50 euros.

REVERDY

Dans les bars

Chez Reverdy, on écrit « Detroit » sans l'accent aigu sur le « e ». A l'américaine. On doit donc prononcer « ditroyte ». Tant qu'à situer son roman dans le Michigan, autant que ça sonne un peu local. On conduit des Mustang à boîte automatique et on prend des cafés dans les *diners*. Eugène (avec un accent grave car il est français) vient d'y être parachuté par la multinationale qui l'emploie. « Comme la petite ville en Oregon », lui dit Pat, le chauffeur venu l'accueillir. Il parle d'Eugene, qu'on prononce « youjean ». Eugène est venu développer un projet que son supérieur n'a nullement envie de promouvoir. Dépit, il traîne donc dans les bars. Justement, il y a Candice, au Dive In. « Son rire éclate au milieu des cocktails au rhum, il ruisselle sur le cuivre du comptoir comme une bande de truites arc-en-ciel frétilant dans le lit d'une rivière dorée. » C'est ça qu'on aime chez Reverdy. Moins son livre, qui brasse au fond les éternels clichés sur l'Amérique, mais sa classe. Il pourrait écrire sur n'importe quel sujet, il aurait toujours ces phrases un peu folles qui partent en fusées dans l'atmosphère, éclairant la nuit de leur splendeur épatante. Et la ville ? Sinistrée. « Les gens perdent leur boulot, déménagent, dans le meilleur des cas ils suivent leur entreprise. La plupart des vieux travaillaient dans l'automobile, et les jeunes dans l'immobilier. Alors le vent froid les emporte. La voiture et la maison. C'est tout le xx^e siècle qui fiche le camp comme un courant d'air. » Des gamins disparaissent, et Brown, le brave flic du coin, le seul qui soit honnête à des milliers de miles à la ronde, mène l'enquête. Belle scène d'action tarantinesque quand des chiens tentent de dépecer le cadavre d'un môme, et que Brown leur fonce dessus en tirant avec son fusil à pompe. Il y a du sang partout. Ah, l'Amérique ! □

« Il était une ville », par Thomas B. Reverdy, Flammarion, 280 p., 19 euros.